

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 21/22 (1913)

Heft: 3

Artikel: L'Ambulance Vaud-Genève en Epire [fin]

Autor: Reverdin, Albert

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire	
	Page
L'Ambulance Vaud-Genève en Epire (<i>fin</i>)	25
Pastilles roses, pastilles bleues, . . . Attention!	31
Comment devenir une bonne garde-malade?	32
Société neuchâteloise de la Croix-Rouge, bureau de placement	33
Nouvelles de l'activité des sociétés: Alliance	
	Page
	suisse des samaritains, Comité central.
	— Landeron, samaritains. — Tavannes, samaritains. — Le Locle, samaritains. — Alliance des gardes-malades, section de Neuchâtel
	34
	Vente des timbres de Noël 1913
	36

L'Ambulance Vaud-Genève en Epire

(*Fin*)

La nourriture nous était procurée par l'intendance; c'était chaque jour la même chose: bouillon dans lequel trempaient des morceaux de bœuf et auquel on ajoutait des pâtes sous toutes leurs formes; de temps à autre, des haricots. Le pain nous était donné en abondance; nous avions emporté de Suisse toutes les ressources que nous offrent Maggi et les grands chocolatiers; comme boisson, de l'eau stérilisée mélangée de cognac, du lait condensé ou frais, quelques grogs, de temps à autre une bouteille de vin ou de bière. Les blessés buvaient du lait, du bouillon, mangeaient de la viande, du pain; ils recevaient du thé; en somme, la même nourriture que la nôtre.

En Février, nous vîmes briller le soleil. Il nous apporta une tranquillité relative; on ne se battait plus guère, on attendait des renforts; on amassait des munitions, des provisions de toutes sortes. C'est qu'on

avait décidé de faire ce que nous espérons depuis longtemps: l'attaque générale; et pour ce coup de main, il fallait de la décision et encore du matériel. Tout cela demanda cinq semaines. Entre temps, le général Sapoundzakis était arrivé au terme de sa vie militaire, et le Diadoque Constantin, qui avait été nommé généralissime après ses victoires en Macédoine, vint prendre le commandement de l'armée d'Epire. Avec lui, les choses changèrent; il y eut plus d'entrain, plus d'enthousiasme, plus de jeunesse. Son Altesse Royale témoigna toujours à l'Ambulance suisse une grande bienveillance et ne refusa jamais l'aide ou le conseil qu'on lui demandait. Bien mieux, elle alla au-devant du désir bien compréhensible d'apercevoir un peu ce qui se passait en avant, et la façon dont ça se passait.

Etant donné l'état politique au moment du départ, nous avons basé nos calculs,

pour les pansements et provisions, sur un espoir de travail d'un mois, à raison de 100 pansements par jour. Aussi, est-ce avec effroi que nous avons vu nos ressources personnelles diminuer, et c'est avec joie que nous trouvions à remplacer nos pièces de pansement par celles dont disposait l'armée; pansements français, stérilisés, qui nous permirent de continuer notre tâche, tout en conservant pour certains usages et des méthodes personnelles, les objets suisses. Nous avons emporté un ballot de 5 km. de gaze blanche, en pièces d'un mètre de large; or, il fut des jours où nous en avons dépensé jusqu'à 700 mètres, et je vous prie de croire que nous marchions à l'économie. Voilà pourquoi nous n'aurions pas pu tenir bien longtemps avec nos maigres provisions; quant à en espérer de nouveaux envois, il n'y fallait pas songer.

Avec le soleil, la vermine se développa. Notre hôte de tout l'hiver fut le pou; on en trouvait 200, le matin, sous un pansement mis la veille au soir. Ce transmetteur du typhus exanthématique allait toujours plus grouillant; puis apparut la puce, véhicule de la fièvre récurrente, ensuite le moustique, celui de la fièvre palustre. Nous n'avons pas eu à constater parmi nous de fièvre récurrente, bien qu'il y en ait eu beaucoup chez les soldats, mais deux de nos vaillantes collaboratrices ont rapporté la malaria au pays. Hélas, ce n'est pas tout! Si chacun, pendant l'hiver, fut atteint de malaises qui durèrent quelques jours au plus, l'un de nous, je veux parler du sergent Renaud, mourut victime de son devoir.

Nous étions tous fatigués, surmenés même; la nourriture était médiocre, et lui, plus que tout autre, se dévouant largement à sa tâche, se vit rapidement terrassé lorsqu'une infection intestinale provoqua un abcès du foie. Je tiens à venir

ici rappeler la mémoire de celui qui fit tant pour autrui que le sacrifice de sa vie lui fut léger. Il eut des funérailles officielles et imposantes, et là-bas, en Epire, un monument de marbre montrera aux générations futures qu'un Suisse, comme tant d'autres avant lui, fut fauché au champ d'honneur étranger.

Mieux que je ne saurai jamais le faire, M^{lle} Psycha, à Genève, dernièrement, dans sa conférence pleine de poésie, esquissa le caractère du soldat grec. Elle l'a fait avec le cœur d'une sœur qui a passé par les affres de la guerre. Je me permettrai d'ajouter à ce tableau quelques croquis du soldat blessé.

L'armée grecque était donc composée de différentes unités.

Les Evzones, dont le courage, la hardiesse, l'agilité sont proverbiales, avaient passé tout l'hiver sur les sommets, à la pluie, à la neige et aux frimas; lorsqu'on parla de les remplacer par des troupes fraîches, ils décidèrent entre eux qu'ils préféreraient tirer sur leurs frères plutôt que de quitter les positions acquises à la pointe de leur bayonnette. Ces hommes, lorsqu'ils arrivaient blessés, refusaient l'anesthésie, supportaient la douleur avec un stoïcisme digne des Spartiates; ils eussent avalé la ciguë sans plus surveiller que Socrate. Un jour, on releva, sans compter les morts, deux cents blessés d'un même bataillon! Lorsqu'ils étaient guéris, ils ne demandaient qu'une chose: retourner au feu. Je dois avouer que, montagnards de race, habitués aux rudes travaux des champs, ils estiment que la guérilla est un état social assez enviable, car ils la pratiquent pendant toute leur jeunesse; bien souvent, on voit quelques-uns de ces hommes former un groupe, une bande qui luttera contre le Turc ou l'Albanais. Un de nos blessés que je rencontrais guéri et rose deux mois après le début de son trai-

tement, et auquel je demandais ce qu'il allait faire, me répondit, le sourire aux lèvres: « Recommencer la vie! »

Or, ingénument, je crus qu'il allait reprendre le métier de mitron qu'il avait annoncé comme étant le sien. Erreur complète: il allait recharger son fusil pour se battre comme il le faisait depuis cinq ans. C'était sa vie; aussi, n'est-on pas étonné que ces hommes aient bien supporté cette campagne d'hiver.

Ce qui surprend plutôt, c'est que des marchands, des gens de tous métiers et de tous rangs qui faisaient partie de l'armée régulière, de simples fantassins, aient pu résister aussi longtemps qu'ils l'ont fait.

Nous avons vu de ces hommes arriver au pansement et n'ayant pas quitté leurs vêtements depuis plus de trois mois, n'ayant pour se coucher que leur tente, abri bien précaire dans les montagnes et sous une pluie incessante. Nous avons vu des hommes qui n'avaient pas enlevé leurs chaussures depuis des mois, si bien qu'en ôtant leurs chaussettes on enlevait la peau avec. Ces blessés supportaient sans se plaindre le pansement souvent bien douloureux qu'on était obligé de leur infliger.

Les Grecs émigrés, pour le plus grand nombre venus d'Amérique, avaient déjà les défauts de la civilisation d'Occident et furent beaucoup moins résistants que leurs frères demeurés au pays.

Quant aux Garibaldiens et aux détachements crétois, il est difficile de porter un jugement exact sur leur état d'esprit.

Mais ce que je puis dire, c'est que dans toute l'armée je n'ai pas vu un homme ivre; l'alcoolisme y est complètement inconnu, ce qui explique peut-être leur grande force de résistance.

Je tiens à vous conter deux anecdotes qui vous témoigneront de la reconnaissance qu'eurent envers nous ces braves gens.

L'un d'eux, émigré en Amérique, tenait

à San Francisco un restaurant. En apprenant que la mère-patrie avait besoin de lui, il abandonna sa maison, ses enfants et sa femme pour accourir sous les drapeaux. Il s'enrôle; il part pour l'Épire; on le conduit devant Bizani. Jusque-là, il n'avait rien vu de la guerre. On le réveille un matin qu'il faisait grand beau temps. Les dispositions sont prises pour une bataille qu'on sent devoir être sérieuse. Tout à coup, une pluie de projectiles s'abat sur l'endroit où il se trouvait, il voit des éclairs de toutes parts; au bout d'un instant, il est frappé, il tombe, et ne reprend connaissance qu'une dizaine d'heures plus tard, pendant son transport: une balle lui avait touché le crâne où elle était partiellement entrée; il était paralysé de la moitié du corps. Enfin il arrive chez nous; on l'opère, on lui enlève sa balle. Au bout de 15 jours il peut commencer à faire quelques pas; seule, une petite paralysie du pied l'empêchait de reprendre sa place dans les rangs, mais l'en empêchait totalement. Un matin, je l'entendis qui m'appelait:

« Voyez, docteur, je marche! Quand pourrai-je retourner à Bizani? »

Je lui fis comprendre qu'il n'en était plus question.

Le désespoir de cet homme de 25 ans fit peine à voir: « Comment, ne pas retourner au feu? moi qui viens de San Francisco et qui n'ai vu la guerre que pendant 20 minutes! »

C'était horrible à penser pour lui, horrible à le voir pour nous! Il ne retourna pas sur les rangs, la raison reprit le dessus; et depuis lors, rentré à Athènes, il m'écrivit une lettre où il me racontait tout au long ce qu'il avait vécu de la guerre; or, cela tient dans quatre pages manuscrites!

Un autre était portefaix à Irkoutsk; nous l'avions opéré; et ce malheureux

m'ayant aperçu passant dans les rues d'Athènes, resta cinq heures devant la porte de l'hôtel, jusqu'à mon retour, pour me serrer la main et me dire toute sa gratitude en m'offrant sa photographie qu'il avait fait faire à mon intention; c'était le seul objet personnel qu'il possédât.

Le soldat grec est individualiste; il sait ce qu'il fait, pourquoi il le fait; il veut savoir où on le mène et connaître le but vers lequel on le dirige. Aussi, n'est-il pas étonnant que, vigoureux et pleins d'un patriotisme ardent, ces hommes aient toujours conservé, malgré les déboires de la guerre, un esprit serein et la fierté de mourir pour la patrie.

Les Turcs sont plus stoïques, plus fatalistes, et ce qui est écrit devant arriver, ils ne se donnent guère de peine pour lutter contre le mauvais sort. Aussi, les voyez-vous naïvement tricoter dans les tranchées.

On raconte que pendant l'hiver, les hommes de garde avaient peine à lutter contre le froid, et quoiqu'on leur défendit de faire du feu, ils arrivaient si bien à s'entendre avec la sentinelle ennemie qu'ils pouvaient sans danger allumer entre deux pierres, du papier et quelques brindilles de bois, de façon à se réchauffer un peu les mains. Les officiers dignes de foi qui me racontaient cela m'exprimaient le regret d'avoir été obligés d'empêcher ces transactions.

Ailleurs, les conversations reprenaient, plus ironiques. On cite le cas d'un Turc apostrophant la sentinelle grecque en ces termes: «Eh bien! viens donc les chercher, les clefs des portes de Janina!»

Et l'autre de lui répondre sur le même ton: «Nous en avons ramassé un tel troussseau en Macédoine qu'il y en aura bien une qui ouvrira vos portes!»

Il y en a d'autres, plus typiques encore, mais le temps me manque pour vous

les rapporter; je vous signale celle-là pour prouver combien souvent la mentalité individuelle est loin de représenter celle de la collectivité.

Que je vous cite encore l'à-propos d'un soldat: Le Diadoque s'étonna, passant devant les canons qui venaient d'être victorieux, de voir ceux-ci enguirlandés de branches de laurier dans un pays où, à vue d'œil, on n'eût pas trouvé de quoi nourrir une chèvre; le soldat de répondre:

«Des lauriers, Monseigneur? on en trouve toujours là où vous avez passé!»

Cet esprit est très répandu, et les faits que je vous rapporte ne sont pas exceptionnels.

Les attaques contre Bizani avaient toujours été directes et cette tactique ne pouvait réussir. En effet, Janina est défendue par des forts presque imprenables qui avaient été reconstruits par les Allemands peu avant le début de la guerre, et pour lesquels des sommes énormes avaient été dépensées. Il ne faut pas songer à les enlever à la bayonnette: ils sont tous juchés sur des rocs à pic dont le pied est entouré de fils de fer barbelés. Aussi, pour forcer cette ceinture de fer, fallut-il la contourner à l'improviste tout en attaquant de face par un feu d'enfer de l'artillerie. On avait rassemblé dans des endroits bien à couvert, plus de 45,000 obus qu'on devait tirer de toutes parts contre les forts de Bizani et de St-Nicolas, de façon à ce que, nuit et jour, ils rugissent sans trêve une grêle de fer et de plomb. Chaque pièce tirait quatre coups par minute, et je puis vous affirmer que les distances avaient eu le temps d'être bien repérées, puisque pendant tout le mois de février, l'artillerie tirait quotidiennement, de façon à distraire les Turcs.

Au début de mars, le temps se mit au beau, et bien qu'on eût constaté en Macédoine que toutes les grandes batailles

avaient été gagnées par la pluie, l'ordre fut donné d'attaquer le lendemain, mardi 4 mars, à 7 heures du matin. A 7 heures 20, les forts de Bizani étaient déjà réduits au silence et ne répondaient plus que de temps à autre. J'ai ouï dire que les canonniers furent changés trois fois, mais le résultat resta le même; ils durent abandonner leurs positions et furent couverts de mitraille pendant toute la journée et toute la nuit sans discontinuer. A minuit, l'officier qui commandait les forts ne rentra à Janina qu'à grand'peine, car les troupes grecques, qui pendant toute la journée n'avaient plus eu à craindre les batteries éteintes, avaient refoulé l'infanterie turque, passé la montagne et campaient aux portes de Janina.

A 2 heures du matin, quatre délégués turcs partirent pour Emin-Aga, où siégeaient le Diadoque et son Etat-major. Celui-là venait d'aller prendre un peu de repos et fit attendre les ambassadeurs. Pendant ce temps, ces derniers, à chaque coup de canon, enfonçaient la tête dans les épaules en frémissant. C'est qu'ils en avaient reçus depuis le matin! Ils venaient rendre la ville, demandant cependant les honneurs de la guerre; il ne leur fut rien accordé.

Vingt-cinq mille hommes, cent vingt canons, tel était le bilan de la journée.

On avait estimé que cet assaut général pouvait nous apporter 5 à 6000 blessés, et des préparatifs en conséquence avaient été faits; or, nous n'eûmes que 150 hommes à soigner, à peine de quoi nous occuper un après-midi.

A 6 heures du matin, un bruit d'orage dans le lointain, un bruit sourd, un bruit qui doit être analogue à celui d'un grand mouvement populaire, s'élevait partout dans la vallée. A Philippias, on se regardait; la canonnade avait cessé; on attendait des nouvelles; sans être anxieux, on était

impatience; le mot de victoire courait de bouche en bouche, mais les nouvelles officielles manquaient.

A 7 heures du matin, on vint nous prévenir que Janina était prise; on courait de porte en porte; les cris les plus variés, où ceux de «Christ est ressuscité!» et de «Vive Constantin!» se mêlaient à toutes les exclamations de joie que peut exprimer un peuple en liesse.

A 9 heures, on affichait la victoire, et on la célébrait pendant une demi-heure en tirant des coups de fusil, des pétards, etc.; c'était un bruit infernal. Ailleurs, on s'embrassait, on se félicitait; après cinq mois de lutte, c'était la fin de la guerre!

En effet, le lendemain, nous avions fini notre besogne, et l'Ambulance suisse devenait inutile dans un pays où on ne se battait plus. Venue pour apporter un secours en un moment de presse, elle n'avait plus qu'à réintégrer ses foyers après cinq mois de séjour. Les ambulanciers, du reste, avaient tous un vif désir de rentrer pour Pâques. C'est une joie qu'ils purent partager avec leur famille, car ils arrivèrent à Lausanne le samedi soir, veille de la commémoration de la résurrection du Christ.

Les jours suivants, j'eus la faveur d'assister à l'entrée de l'armée triomphante dans Janina. Nous venions de traverser la grande plaine qui précède la ville et qui était encore tout fraîchement remuée par l'ouragan qui avait passé sur elle. Des cadavres en grand nombre jonchaient le sol, des débris de toutes sortes le couvraient; c'était l'aspect d'un champ de bataille le lendemain du combat. Devant Janina, une division mixte attendait l'arrivée du Diadoque pour entrer derrière lui sur la grande place dont la cavalerie avait peine à dégager le centre; la population voulait voir celui qui l'avait délivrée du joug et rendue à la liberté. Les

cris de « Christ est ressuscité » saluaient notre passage. Le fez de l'opresseur maudit était jeté et piétiné à terre. La population saluait avec les chapeaux les plus hétéroclites qu'elle avait pu dénicher. Partout, aux fenêtres, les drapeaux hellènes flottaient.

Au douzième coup de midi, une clameur lointaine s'éleva, se rapprochant petit à petit. C'était les hourras qui accueillait le Diadoque et la division qui le suivait. Il fit bientôt son entrée sur la place, se rendit à la cathédrale où fut célébrée une messe d'actions de grâces et de remerciements au Tout-Puissant, puis s'en revint avec son Etat-major au Konac pour y être salué par les autorités civiles. Quand il apparut aux fenêtres, ce fut un enthousiasme délirant.

Pendant deux ou trois jours, la joie déborda... mais hélas! pas dans les festins! Car depuis quatre mois il n'y avait plus de pain dans la ville, plus de sucre, plus de pétrole, à peine du sel. Un citron coûtait quatre sous et nous étions en pleine saison. Mais malgré tout, ces gens qui n'avaient plus rien trouvaient encore moyen de nous offrir quantité de choses. Que leur importait maintenant! c'était la délivrance, c'était la vie!

Songez donc que pendant tout l'hiver des patrouilles perquisitionnaient chaque nuit dans les maisons grecques pour voir si l'on n'y cachait point d'armes; -chaque nuit on venait chercher et prendre ce qu'on avait eu le malheur d'acheter ou de sortir de sa cave (car, dès le début de la guerre, chacun avait enseveli et muré tout ce qui lui appartenait). Cette longue période de siège et les souffrances qui en découlèrent, sans oublier la crainte qu'on avait à chaque instant d'être massacré, tout cela me fut raconté par nos hôtes aimables, et j'avais peine à croire qu'ils disaient la vérité.

Pour avoir des nouvelles, il fallait lire les journaux grecs, car les dépêches officielles turques étaient toutes volontairement falsifiées. Aussi, n'est-ce qu'à force d'adresse qu'on parvenait à se procurer des renseignements. Les paysans apportaient les journaux de contrebande roulés sur leur corps, et ces malheureux imprimés étaient lus avidement par tous ceux que la cause hellène tenait à cœur. Le journal se lisait en commun le plus souvent; on payait 5 fr. les 10 minutes de location, et si on voulait l'avoir tout à soi, le prix en oscillait entre 25 et 30 fr.

Du reste, tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous avons entendu, est raconté dans un livre très vivant et qui vient de paraître sous le titre de: « La ville assiégée » et signé du pseudonyme de Guy Chantepleure, qui est celui de la femme du consul français à Janina.

Au lendemain de la prise de Janina, l'armée n'eut plus qu'à balayer les fuyards turcs qui s'étaient dirigés du côté d'Argirocastro, Delvino et Santi Quaranta.

* * *

Après une journée radieuse et bien chaude terminée par une promenade animée sur le lac, nous rentrâmes à Janina; un coucher de soleil magnifique empourprait l'horizon; on voyait se détacher en noir sur le rouge du ciel, la silhouette de la mosquée. Au moment d'aborder, une troupe d'enfants de quatre à cinq ans s'était rangée spontanément sur le quai et nous reçut aux cris de: « Vive le Diadoque Constantin, notre libérateur! » Idée charmante traduite par les plus jolies voix du monde. La population massée un peu plus loin donnait également des signes d'allégresse.

A 7 heures, on apprenait que le Diadoque Constantin n'existait plus; en effet, dans l'après-midi, à Athènes, les Chambres

venaient de le proclamer roi, car Georges I^{er} était mort sous la balle idiote d'un criminel.

Il m'est difficile de vous décrire l'état de consternation dans lequel se trouva brusquement plongée toute la population, contraste d'autant plus violent qu'il faisait suite à la joie des jours précédents. On baissait la tête comme derrière un cercueil.

Le lendemain matin, le roi quitta Janina; je pus l'accompagner. Nous passâmes à Philippias, et toute cette région que nous avions vu la veille encore dans la plus grande allégresse, était assombrie par un deuil qui était celui de la patrie tout entière. Aux abords des villages, de cent mètres en cent mètres, des soldats présentaient les armes. On avait réussi, dans la nuit, à tendre de noir toutes les maisons, et la population tout entière, militaire et civile, était rangée le long des trottoirs, chapeau bas, dans un silence que pas un cri, pas un bruit ne troubla. Par sa simplicité douloureuse, ce spectacle était digne et inoubliable.

A Arta, cette manifestation silencieuse se reproduisit avec encore plus de cérémonial et plus de pompe. A Kravasara, Agrion, tout le long de la route, ce fut le même hommage respectueux.

Plus tard, j'assistai au passage de la dépouille royale au Pirée, et pendant les funérailles à Athènes, je certifie que l'âme grandiose de tout le peuple ne pouvait mieux témoigner l'amour qu'il avait pour son roi que par la majesté de son religieux silence.

* * *

En terminant, je me permettrai de vous donner quelques chiffres pour fixer vos idées sur ce qui a été fait et dépensé. Nous avons soigné: à Préveza 27 malades ou blessés, à Philippias 2110 blessés, total 2137, parmi lesquels n'est pas compté le nombre considérable de cas de polyclinique traités chaque jour dans la salle de pansements, ni les consultations variées données au dehors. Notre statistique générale accuse le chiffre de 1,30 % de mortalité parmi tous les blessés soignés.

Le nombre total des journées de malades s'élève à 5130 environ.

Nous estimons, sans pouvoir l'affirmer de façon absolue cependant, que, pour l'Épire, il n'y a pas eu plus de 5000 hommes mis hors de combat, y compris les 1500 ou 1800 morts.

La souscription pour l'ambulance Vaud-Genève s'est élevée à la somme importante de 51,821 fr. La part de Genève est de 15,178 fr.; celle du canton de Vaud s'élève à 36,125 fr.

Il a été dépensé: pour l'équipement de 20 personnes, leur transport et celui de l'Ambulance, environ 10,000 fr.; pour l'achat du matériel, les provisions, les instruments, la pharmacie, etc., 12,000 fr.; en Épire, pour tout notre entretien pendant cinq mois, 9000 fr. Le reste a été distribué selon la volonté du comité.

Que tous ceux qui de près ou de loin ont participé à la bonne marche de notre expédition reçoivent ici l'expression de notre vive gratitude.

D^r ALBERT REVERDIN.

Pastilles roses, pastilles bleues,..... Attention!

Chacun sait combien le sublimé corrosif est dangereux, et comme cette préparation pharmaceutique et antiseptique

est livrée en pastilles ou comprimés colorés en rose ou en bleu, ces « bonbons » tentent souvent les enfants.